

CONNAÎTRE LA SIGNIFICATION ET L'HISTOIRE DE L'ANTHROPOLOGIE SPIRITUELLE POUR MIEUX ÉVALUER LA GRAVITE DE LA CRISE ACTUELLE

« On ne naît pas homme, on le devient »

Erasme, *De pueris instituendis*, 1529

Avant de présenter la signification et l'histoire de l'anthropologie spirituelle - ainsi que l'enjeu offert par cette anthropologie en ces temps de crise - quelques précisions de vocabulaire et de concepts s'imposent.

Nous entendrons par « anthropologie » : une idée, une image, une représentation, une conception...de l'être de l'homme. À bien y réfléchir, et vous le constaterez par vous-même, toute pensée ou toute action individuelle, ou collective, s'enracine dans une conception de l'homme. C'est là ce que soulignait Paul Valéry, à propos des choix politiques dans son livre *« Regards sur le monde actuel »* qui date de 1931. Il le faisait en ces termes d'une extrême actualité puisqu'ils focalisent déjà l'attention – en 1931 – sur la véritable origine de la débâcle qui nous menace aujourd'hui. Valéry s'exprimait ainsi : *« Toute politique, même la plus grossière, suppose une idée de l'homme (...). Qu'il s'agisse de partis ou de régimes ou d'hommes d'État, il serait peut-être instructif de chercher à extraire de leurs tactiques ou de leurs actes, les idées de l'homme qu'ils se firent ou qu'ils se font »* (Gallimard, « Idées », p.77).

Mais continuons notre investigation sémantique préalable. J'entends par « anthropologie spirituelle » la représentation de l'homme enracinée dans le paradigme anthropologique ternaire qui distingue en l'homme son *corps*, son *âme*, son *esprit*. Ce paradigme est dit « spirituel » parce qu'il distingue l'esprit de l'âme, autrement dit : l'esprit du « mental » comme nous allons le comprendre. Je viens d'employer l'expression de « paradigme anthropologique » : de quoi s'agit-il ? De manière générale, je vous propose la définition suivante :

« Un paradigme anthropologique est un système de représentations communément acceptées, système formé de présupposés conceptuels et théoriques qui assure la cohésion d'une vision de l'homme et de la condition humaine ».

Une approche plus précise place au centre de la notion de « paradigme anthropologique » la réponse à la triple question suivante : « *Quel est le nombre, quelle est la nature, quels sont les rapports des composantes essentielles ou ontologiques, substantielles ou fondamentales, qui constituent l'homme accompli ?* »

Mais comprenons bien cette réponse : elle est, certes, une *conception*, une *théorie* de l'homme. Mais elle n'est pas cela seulement : elle est aussi une *pratique*, un *vécu*, une *mise en actes*. Elle est aussi une *application effective* qui prouve la valeur et la pertinence de la conception dont elle est issue. Ce faisant, et c'est fondamental, cette « preuve » ne démontre en rien que ladite conception soit juste et vraie, qu'elle soit conforme à la réalité. Elle prouve seulement que ce paradigme est *cohérent, praticable, utilisable*. Permettez-moi d'insister sur ce point : un paradigme anthropologique n'est donc en aucun cas *une image objective*, produite par un regard impartial portant sur *un objet* - l'homme – lequel serait insensible à ce regard et comme extérieur à lui. Car, à la différence des paradigmes cosmologiques – qui conditionnent la perception et le vécu de l'univers sans nullement influencer ce dernier - les paradigmes anthropologiques, eux, *façonnent et formatent l'homme lui-même dans le sens où ils le conçoivent*. Car, contrairement au soleil, aux étoiles et au cosmos gouvernés par des lois que nous n'impressionnons nullement et sur lesquelles nous n'avons nul effet, l'homme est par nature *inachevé et à faire*. Il est, de ce fait, spécialement plastique, semblable en cela à une terre glaise, dont la forme ultime dépend fondamentalement de l'idée que par avance nous en avons. Ce mécanisme avait été bien perçu par les anciennes civilisations d'Orient qui, pour nous en avertir, ont laissé d'admirables axiomes, comme : « *L'homme est la création de sa propre pensée* ». Ou bien : « *Ce que les hommes pensent, ils le deviennent* ». Logique véritablement essentielle, que je résume souvent ainsi : « *Un paradigme anthropologique ne décrit pas l'homme tel qu'il est fait, mais il fait l'homme tel qu'il le décrit* ». Logique clairement identifiée par quelques philosophes occidentaux perspicaces, dont Gabriel Marcel, qui l'évoque en ces termes :

« *Mais le propre de la condition humaine consiste en ce qu'elle n'est pas assimilable à une structure toute objective et préexistante qu'il y aurait à découvrir. La condition humaine, quels que soient les fondements sur lesquels elle repose, apparaît comme dépendante, en quelque manière, dans ce qu'elle est, de la façon même dont elle se comprend. (...) L'homme dépend, dans une large mesure, de l'idée qu'il se fait de lui-même et cette idée ne peut être dégradée sans devenir du même coup dégradante.* » (*Les hommes contre l'humain*, Paris, La Colombe, 1951, p.74).

Ces paroles mettent implacablement chacun d'entre nous devant la « responsabilité individuelle » qui est la nôtre alors que nous accréditons un paradigme anthropologique particulier plutôt qu'un autre - et choisissons ainsi de porter sur autrui un regard qui, forcément, le verrouillera dans un périmètre qui n'est délimité que par nos a priori. Mais ces paroles, à la manière de celles de Paul Valéry, et de façon plus incisive encore, dénoncent aussi cette « responsabilité collective » faisant que lorsqu'une civilisation opte pour un paradigme anthropologique fallacieux et aliénant – tel le paradigme dualiste ou binaire « corps et âme » encensé par le monde moderne -, alors elle va dans le mur. Dans son livre mémorable « *Les règles de la méthode sociologique* », l'éminent sociologue Émile Durkheim

a écrit qu'une société est constituée « *avant tout par l'idée qu'elle se fait d'elle-même* » et il pensait, à juste titre, que le drame de la société occidentale est qu'elle se fait d'elle-même une idée radicalement fausse. Quant à moi, je préciserais que cette idée sociologique fausse est le reflet d'une idée anthropologique fausse et que là se trouve la cause profonde de la catastrophe qui nous guette.

Cette catastrophe, pour autant que nous puissions l'anticiper, se présente sous deux modalités radicalement différentes encore que non exclusives. Soit elle vient de la « fragilité » de notre civilisation faisant qu'elle ne franchira pas le cap de la crise qui vient et qu'elle s'effondrera. Soit elle vient au contraire de sa « solidité » et du fait qu'elle franchira cette crise tout en continuant de poursuivre ses objectifs actuels. Le danger ne s'appelle plus alors « *effondrement* » mais « *transhumanisme et/ou post-humanisme* ». Et ce second danger est encore plus tragique que le premier puisqu'il annonce, bien plus certainement que le premier, la mise au rencart de la nature humaine, ce qui est dire la disparition pure et simple de l'espèce humaine, la disparition de l'humanité, la disparition de l'homme. Face à un tel danger, d'aucuns, pour ne pas avoir à le regarder en face, disent que ce n'est là qu'une question de mots, de langage. Ils disent que l'homme continuera à exister, mais sous de nouvelles formes. C'est là se tromper jusqu'à la garde. Et c'est là témoigner d'une double ignorance : celle de cette logique des paradigmes anthropologiques que je viens d'esquisser et celle de la vraie signification du paradigme ternaire « corps, âme, esprit » dont je dois vous rappeler maintenant les fondements.

Ayant reçu, il y a peu, de la part du Département « Politiques et religions » du collège des Bernardins, la charge de présenter la problématique actuelle de l'anthropologie ternaire en Europe, j'introduisais mon propos en ces termes qui décrivent, me semble-t-il, adéquatement l'arrière-plan de l'exposé qui suit :

« Aujourd'hui est un temps de crise et de grave incertitude. Car l'heure est d'une gravité particulière. La plupart des signaux pertinents l'affirment. Et ce n'est pas faute pour nos élites d'avoir été prévenues. « *Le Déclin de l'Occident* » d'Oswald Spengler, ouvrage qui analyse les civilisations sous l'angle de leur naissance, de leur vie et de leur mort date de 1918-1922. « *La Révolte des masses* » d'Ortega y Gasset, où l'auteur campe le risque représenté par le consumérisme et l'hédonisme de foules incultes toujours plus nombreuses, date de 1930. « *Le Règne de la quantité et les signes des temps* » et « *La Crise du monde moderne* » de René Guénon datent de 1945 et 1946. Les premiers travaux de Jacques Ellul sur les enjeux de la technique, du progrès technique et de la croissance datent de 1954. Son ouvrage magistral « *Le Bluff technologique* » est publié en 1988. « *La Grande Implosion* » du philosophe Pierre Thuillier date de 1995. Voici donc que, depuis plus de 50 ans, les élites responsables qui savent lire – si elles existent – n'ignorent pas que l'Occident danse sur un volcan.

Aujourd'hui, les alertes les plus pressantes et les plus inquiétantes proviennent de deux domaines différents. Celui de la « sociologie des catastrophes » et celui de la « sociologie du transhumanisme » lequel étudie les effets sur l'homme du développement fulgurant des « technologies convergentes », les fameuses NBIC (nanotechnologies, biotechnologies,

informatique et sciences cognitives). La partie du premier domaine qui nous intéresse plus particulièrement ici, est celle de la « collapsologie » qui étudie les causes et effets des effondrements réels, ou simulés, des civilisations. Deux ouvrages emblématiques de cette jeune discipline sont le livre « *Effondrement* » de Jared Diamond paru en 2005 et « *Comment tout peut s'effondrer* » de Pablo Servigne paru en 2015. Tous deux analysent les facteurs endogènes et exogènes, les signes avant-coureurs et les stades de l'effondrement des civilisations. Jusqu'à présent, les travaux de « collapsologie » ne paraissent pas avoir accordé une grande importance aux changements de paradigme anthropologique, je veux dire aux modifications de la conception de l'homme en tant que tel. Ce n'est, par contre, pas le cas de la « sociologie du transhumanisme » dont l'objet est précisément d'étudier le changement de paradigme anthropologique qui nous guette. Et c'est en cela que cette sociologie nous intéresse aujourd'hui particulièrement. Ceci pour deux raisons.

Tout d'abord, parce que le changement qu'elle étudie n'est autre que le remplacement par un *paradigme unitaire*, - celui du « corps seul » -, le remplacement du *paradigme dualiste* ou *binaire* « corps et âme », qui lui-même, à partir du XIII^e siècle, a commencé à supplanter le *paradigme ternaire* « corps, âme, esprit » jusqu'alors toujours en vigueur. Le transhumanisme s'inscrit donc dans le fil d'une *histoire paradigmatique* que l'on ne peut ignorer. Mais la seconde raison est bien plus immédiate : car le problème que pose le transhumanisme en instaurant provisoirement un paradigme anthropologique unitaire, seulement « corporel », ce problème ne peut connaître que *deux issues* : soit la redécouverte, la compréhension et la restauration du paradigme ternaire, soit la disparition de la notion de paradigme anthropologique, c'est-à-dire l'avènement du « post-humanisme », c'est dire encore, si les mots ont un sens et ainsi que je l'affirmais plus haut, la disparition de l'espèce humaine.

Ceci dit, l'exposé que je vous propose est conçu en trois parties.

I – D'où partons-nous ?

À ma connaissance, aucune conception de l'homme, aucune anthropologie ne le nie : l'homme n'est pas un être simple, mais un être composé. Et voici que nous désirons connaître ses composantes : non pas les accessoires, comme les cheveux ou les ongles, mais les essentielles, comme le *corps*, l'*âme* et l'*esprit*. Car ces trois-là sont, nous dit-on, « ontologiques », c'est-à-dire nécessaires à la définition de l'être même de l'homme. Or, du moins en Occident, qui part en vue de mieux connaître ces trois-là s'aperçoit bien vite que le milieu, la société, la culture, la collectivité dont il est issu, l'a fort mal équipé pour mener à bien une telle entreprise. Parce que cette société, cette collectivité, se conduit à maints égards comme un être intelligent et volontaire, Simone Weil, à la suite de Platon, l'a appelé « le gros animal ». Je perpétuerai cet usage. Ainsi donc : en quelque manière, le gros animal fait mal les choses. À tout le moins celles utiles à étancher notre soif de connaissance essentielle. Mais comment s'y prend-il pour faire ainsi défaut ? Et pourquoi ?

Comment ? Notamment, en subornant le vocabulaire, en détournant le sens de certains mots, en les suiffant ou en les éviscérant de manière à les rendre évasifs, inoffensifs et inopérants. Et c'est là pourquoi je vous recommande dès l'instant de vous défaire du sens que nous avons pris l'habitude d'accorder aux mots « âme », « esprit », « corps » ou encore : « vie » et « mort ». A partir de maintenant, il conviendra en effet que, contrairement à l'usage, nous n'accordions plus au mot « âme » aucune signification dévote, religieuse ou spirituelle, ni non plus sentimentale, affective ou romantique. Car le mot « âme » en son sens princeps signifie simplement : *le mental, la part psychique de l'être*. Et c'est ce sens que nous retiendrons. Quant à « l'esprit », à l'inverse, gardons-nous bien de l'assimiler à une fonction psychologique, comme l'a fait Descartes, telle : la pensée, l'intelligence, la raison, où bien de l'assimiler à l'ensemble de ces facultés. Car l'esprit dont nous allons parler est une réalité ineffable, irréductible, inconcevable, une réalité spécifiquement religieuse et spirituelle, au vrai une réalité extrêmement mystérieuse. Nous y reviendrons.

Mais le « gros animal » ne se contente pas de piper les mots qu'il trouve dangereux : il aime aussi à falsifier le sens de certaines propositions scientifiques en faisant passer pour acquis ce qui ne l'est justement pas. Par exemple, en faisant passer pour des *théorèmes* -qui sont des propositions démontrées-, des énoncés qui ne le sont pas et sont en fait de simples *postulats*. Dans l'ordre de choses qui nous intéresse ici, nous retiendrons pour l'instant que deux postulats sont particulièrement trompeurs.

Le premier affirme que l'homme est tricoté uniquement d'éléments physiques et psychiques, de viande et de mental, de *corps* et d'*âme*, et ceci de manière exclusive. Le second affirme que l'espèce humaine est une espèce à croissance continue et non une espèce à métamorphose. Ces deux postulats sont à la clé de l'anthropologie *dualiste* ou *binnaire* élue et chérie par la civilisation occidentale moderne que celle-ci soit considérée dans ses phases laïque ou religieuse.

Mais peut-être en douteriez-vous ? Regardez bien : de vous remémorer votre éducation familiale, ou vos années d'école va suffire à vous en convaincre. Pas de lieux ni d'heures, pas d'objets, ou de mobiliers, de salles de classe ou de sport qui ne soient consacrés à l'éducation de l'âme ou à celle du corps. Mais vous pourrez aussi vérifier aisément que les grands initiateurs des sciences humaines actuelles tels Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss, Emile Durckheim, Sigmund Freud, ..., tous ramènent le « fait humain total » aux deux seules dimensions qu'ils sont capables d'en apercevoir : soit les dimensions physique et psychique, matérielle et mentale. Soit le corps et l'âme. Et ceci sans parler des philosophes « déconstructivistes » qui les suivront, ni bien sûr des récents transhumanistes ou post-humanistes, tous férocelement « déconstructivistes » et motivés par le projet de réduire ces deux dimensions à une seule.

Il est enfin naturel que formatés à ne voir ni ne concevoir dans l'être humain que du physique et du psychique, du corps et de l'âme, nous nous soyons construits comme un être seulement bidimensionnel, seulement fait de corps et d'âme. Et qui par suite n'est enclin à attribuer de signification ou de valeur qu'à ce qui passe par leur intermédiaire. De cette surprenante réduction, voulez-vous une preuve évidente et finalement passablement

navrante ? La voici : la majorité des gouvernants et hommes de sciences actuels continuent, à la suite des grands noms cités plus haut, à réduire le monde à ce qu'ils en observent et à ce qu'ils en expliquent. Autrement dit : à ce qu'en cautionnent leurs sens et leur intelligence, leur corps et leur âme. Certes, c'est ainsi que font les enfants qui, dans la cour de l'école, ramènent le monde aux dimensions de leur jeu de billes. Mais, vu de Sirius, à l'aune de l'éternité, un tel provincialisme, un tel chauvinisme intellectuel et conceptuel alors qu'il est celui d'adultes responsables est véritablement hallucinant. C'est certain. Mais c'est là la conséquence inévitable du *paradigme anthropologique dualiste* ou *binnaire* défendu bec et ongle par le gros animal occidental. Que ce soit sous ses dehors civils ou religieux, pourquoi cet animal s'accroche-t-il aussi désespérément à un paradigme anthropologique aussi mesquin, c'est là ce que nous comprendrons progressivement.

Mais voici que nous en savons assez pour deviner qu'ainsi conditionnés à n'authentifier que le corps et l'âme, nous avons assez peu de chances de rencontrer et identifier l'esprit. Tel est donc le « lieu intellectuel » d'où nous partons, tel est notre handicap. Mais vous remarquerez que j'ai dit : « assez peu de chances » et non pas : « aucune ». Car l'expérience m'a appris que toujours pour l'esprit « une seule chance suffit ». Et c'est bien pourquoi, malgré que nous partions de si loin et si bas, je vous incite fortement à continuer le voyage en commençant par nous familiariser avec les grandes caractéristiques de l'anthropologie ternaire et tout particulièrement avec celles de l'anthropologie ternaire du christianisme ancien qui les dévoile de manière lumineuse.

II – Les fondamentaux de l'anthropologie chrétienne originelle

Par christianisme originel, nous entendons ici celui antérieur à la fondation de l'école théologique d'Alexandrie par Pantène maître de Clément d'Alexandrie. Ce qui nous situe avant la fin du II^e siècle, avant que la philosophie grecque ne marque son empreinte dans la révélation chrétienne. À l'examen, trois traits distinctifs séparent l'anthropologie du christianisme originel de celle promotionnée depuis le concile de Trente par l'Église romaine. J'ai pris pour habitude de nommer ces traits « Les trois fils d'or ». Ils sont : une composition ternaire « *corps, âme, esprit* » et non pas « *corps et âme* » de l'être humain, le fait que celui-ci voit le jour à travers un événement de portée ontologique considérable couramment appelé « *seconde naissance* », le fait enfin qu'il jouit « *d'une immortalité* » qui n'est nullement celle que nous croyons. Examinons successivement ces trois fils d'or.

1- « Corps, âme, esprit » : l'anthropologie spirituelle considérée dans sa structure.

Le plus commode consiste certainement à dire un mot de chacune des trois composantes prises séparément. Mais il s'agit là d'une simple commodité de présentation, puisque nous savons d'expérience sûre, qu'aucun de ces trois termes n'existe en lui-même, qu'aucun n'est la partie d'un tout qu'ils formeraient de concert. Pas plus la forme, la couleur et la saveur d'un citron ne sont des parties de celui-ci. Au vrai, l'expérience montre qu'il n'est, en effet, de

corps vivant qu'animé par une âme, d'âme qu'animant un corps et d'esprit que spiritualisant une âme et un corps. À l'examen, ces trois modalités de l'être humain se présentent comme entretenant entre elles des rapports semblables à ceux de l'air et de la lumière. À savoir qu'elles se montrent toujours *parfaitement unies*, mais sans *nulle confusion*, et toujours *parfaitement distinctes*, mais sans *nulle séparation*. Ce qui est possible parce que nous avons affaire ici, ainsi que le disait Blaise Pascal, à des modalités appartenant à trois « *ordres de réalité* » différents.

Le corps tout d'abord. Eh ! bien, le corps ouvre électivement sur le premier ordre de réalité, soit le *monde physique, sensible*. Par ses cinq sens, il ouvre sur l'*ordre de réalité matériel*, sur le monde *des objets*. Mais le corps n'est pas seulement « ouverture » et « sensation » : il est aussi « mouvement » et « action ». Par ses membres et organes, il permet d'agir sur le monde physique. Le corps est, pour la personne, son *interface* avec le monde extérieur : par lui elle peut *s'exprimer* dans ce monde, par lui encore ce dernier peut *s'imprimer* en elle. Par bien des côtés, le corps peut être valablement comparé à un scaphandre adapté au milieu où il a à évoluer.

Dans notre milieu physique, le corps est *pondéral, matériel*. Mais peut-être cela ne lui est-il nullement essentiel. On peut, en effet, le penser d'abord comme une *figure*, une composante principalement *formelle* ou *énergétique*, laquelle serait plus ou moins matérielle suivant l'ordre de réalité où le sujet doit vivre et se manifester. En sorte que certains des organes que nous lui connaissons actuellement pourraient ne pas lui être essentiels. Cependant, quoi qu'il en soit de l'intérêt d'une telle remarque, il demeure qu'il n'est de corps vivant qu'appartenant à *un sujet* et que, certainement, la fonction première du corps, sous quelque modalité que ce soit, est de permettre au sujet de s'exprimer tout en permettant à autrui de le localiser et l'identifier.

L'âme maintenant. Vous l'avez compris, le corps dont on vient de parler ne pourrait remplir la moindre de ses fonctions s'il n'était vivant. Autrement dit : *animé*, c'est-à-dire encore ayant part à une *âme* dont il bénéficie. Car âme, en latin, se dit *anima*. Étymologie qui suffit d'ailleurs à prouver que, par définition, et par excellence, l'animal a une âme. Mais l'étymologie grecque est ici aussi riche d'enseignement. Car « âme » en grec se dit *psykhe*. L'âme, en ce sens qui est son sens originel et qui sera le nôtre, n'est donc autre que cette part de l'homme qu'étudie la « psychologie ». Autrement dit, en son sens étymologique et premier l'âme n'est autre que *la psyché, le psychisme, le mental*. En cela, elle est le lieu (ou la substance) de notre *intérieurité*, de notre *moi*, de notre *personne*. Ou, ce qui est dire une même chose : le lieu de notre *conscience*, de notre *volonté* et de notre *liberté*. Vous le voyez, nous sommes loin de l'acception romanesque, sentimentale et dénaturée du mot. Loin aussi de son acception cléricale, dévote et pieuse. Ceci remarqué, nous retiendrons utilement de l'âme humaine les deux traits que voici.

1 – Comme nous l'avons dit, il n'existe pas plus d'âme sans corps, que de corps sans âme□! Celle-ci forme, avec celui-là, une « uni-totalité ». Ce qui, nonobstant, ne les empêche d'être fondamentalement irréductibles l'un à l'autre : le monde des *os, des cartilages, des viscères, des liquides physiologiques* n'est pas celui des *pensées, des souvenirs, des idées, des*

rêves. Une preuve expérimentale : les yeux du corps ne voient pas les idées et celles-ci n'en existent pas moins.

2 - De même que le corps, l'âme par vocation est aussi « ouverture » et « action » sur un monde particulier : à savoir le *monde des sujets*, celui des *réalités intelligibles*. En effet, seule mon âme peut m'ouvrir sur la vôtre, sur votre personne, et me permettre de la comprendre, de « l'intelliger », c'est-à-dire de la « lire de l'intérieur ». Mais mon âme peut aussi, si elle le désire, « agir » sur la vôtre. Ceci par l'intermédiaire du langage, parlé ou non. Elle n'est pas seulement « intellection », elle est aussi « action ».

Et nous voici devant l'aporie suprême, car c'est maintenant de **l'esprit** qu'il nous faut parler. À cette fin, permettez-moi de commencer en donnant la parole à l'un des plus profonds philosophes du XX^e siècle, le russe Nicolas Berdiaev qui écrit dans son grand livre « *Esprit et Liberté* » : « *L'esprit est précisément le lieu de rencontre de la nature divine et de la nature humaine. Cette rencontre est le phénomène originel (...). Il n'existe pas de vie spirituelle sans Dieu, avec la seule nature humaine.* » (p.55)

Nous le comprendrons mieux bientôt : l'esprit est ce lieu en l'homme où ce dernier s'enracine en Dieu et où Dieu se déploie en lui. En ce sens, l'esprit humain, bien qu'humain, participe de l'Incréé et de l'Infini et par conséquent ne peut véritablement *se définir*. Cependant, si nul ne peut le définir précisément, on peut néanmoins *le pressentir*. Et, me semble-t-il, on peut aider grandement ce pressentiment à se dessiner de manière plus nette en situant intellectuellement l'esprit par rapport à l'âme.

Ainsi, tout à l'heure, nous avons entr'aperçu la « distance incommensurable » qui sépare le monde des idées et des rêves de celui des intestins, des os et des muscles. Eh ! bien, représentons-nous déjà, en suivant le judicieux conseil géométrique de Blaise Pascal, que la « distance » séparant l'esprit de l'âme est encore « *infiniment plus infinie* » que celle séparant l'âme du corps. En outre, pour esquisser les rapports de l'esprit et de l'âme, il existe bien d'autres analogies dont certaines, visuelles, sont encore plus suggestives. Tel est le cas, par exemple, de l'analogie de *la figure cachée*, ou encore de *l'anamorphose*. Une qualité forte de ces analogies est de suggérer que le monde vu par la grâce de l'esprit n'est nullement *un autre monde* que le monde naturel, tout à la fois physique et psychique, mais *le même monde*, cette fois perçu et vécu à une toute autre profondeur et lesté d'une toute autre signification.

Si l'âme, à la manière du corps, est d'un côté « ouverture » ou « fenêtre », et de l'autre « activité » et « action », il en va très exactement de même de l'esprit. Ainsi, si le corps ouvre sur *le monde physique* par *la sensation*, si l'âme ouvre sur *le monde psychique* par *l'intellection*, l'esprit, lui, ouvre sur *le monde spirituel*, par *la contemplation*. Suivant les époques et les courants de pensée, le monde spirituel est revêtu de noms différents. Pour les philosophes, il est le monde *des essences* et non plus *des seules apparences*. Il est le monde de l'Un de Plotin, celui des Idées de Platon. En bref, il s'agit du monde des « réalités en soi ». Qui le voit connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur début et leur fin. Contrairement au monde ordinaire, ce monde est : *non-local*, *atemporel*, *immatériel* et, par suite, *acausal*. D'où l'étonnement, voire la stupeur, mais aussi le ravissement de ceux auxquels il se laisse parfois aimablement entrevoir. Suivant les religions, suivant les auteurs

inspirés, il sera : le « *Royaume des Cieux* » de saint Matthieu, le « *Royaume de Dieu* » de Marc, Luc et Jean, le « *troisième ciel* » de saint Paul, le « *Brahman* » de l'hindouisme, le « *Nirvana* » du bouddhisme, le « *Tao* » du taoïsme, la « *Terre pure* » de l'amidisme, etc. Mais il faut en être certain : ce monde spirituel n'est pas un « au-delà » de notre monde. Il ne fait pas nombre avec ce dernier. Ainsi que je le disais plus haut, il est le même, mais vécu différemment. Ou, plutôt, et nous le comprendrons mieux plus tard : il est le même, mais vécu par un être qui *n'est plus le même*.

Un usage courant est de comparer l'esprit à un organe de vision, à un troisième œil. Saint Paul évoque ainsi magnifiquement les « *yeux illuminés du cœur* ». Cependant, pour belle qu'elle soit, cette image a pour inconvénient de comprendre l'esprit sur *un mode instrumental*. Elle souffre d'*objectiver l'esprit*. Or, il faut absolument dépasser cela, car l'esprit humain est autre chose et plus encore que tout cela. Au vrai, il est, au sens juste des mots, *un être, un être vivant, une présence vivante*. Je pourrais aussi dire *une personne*. À savoir celle, certes encore virtuelle, mais aussi déjà réelle, qui au tréfonds de notre âme, - si mauvais sujet que nous soyons ou voulions être -, déjà se dessine et se tisse à la manière du papillon qui doucement se forme et s'éveille dans le cœur silencieux de sa chrysalide. Mais pour mieux apercevoir cela, certainement faut-il avoir déjà quelque connaissance du deuxième fil d'or.

2 – La seconde naissance : l'anthropologie spirituelle considérée dans sa dynamique

À croire ce que nos familles et l'université nous ont enseigné de la vie et de l'homme, - donc selon le paradigme *dualiste* ou *binaire* -, nous sommes nés le jour où nous sommes sortis du ventre de notre mère biologique. Et il y a que nous sommes définitivement, et seulement, celui-là qui en est sorti. Sur un tel sujet, aucune ambiguïté : chacun connaît la date et le lieu de naissance inscrits sur sa carte d'identité. Et chacun se confond sans réticence avec l'individu qui est sur la photo. Il n'y a là aucun doute et, d'après l'anthropologie seulement binaire, il ne peut y en avoir. En effet, si l'homme en tant que tel *se définit* par l'heureuse conjonction de *son corps* et de *son âme*, alors il est certain que le bébé qui apparaît entre les cuisses de sa mère est *déjà homme*. Il est même, sur le plan de l'essentiel, du définitionnel, un *homme complet, achevé*, puisque l'évidence est qu'il possède déjà *un corps et une âme actuels*, je veux dire ; *en actes, vivants*. Il les possède d'ailleurs dès avant sa naissance. Et ceci malgré que – cela ne change rien sur le plan de l'essence – le corps et l'âme du jeune enfant sont d'évidence immatures et miniatures et devront par la suite se développer pour se réaliser et devenir adultes. La vie naturelle tout à la fois biologique et sociale sert d'ailleurs à cela. C'est là du moins une tâche qui lui fait honneur et qui lui donne du sens.

Certes, il est évident que la première naissance, la naissance biologique, dote effectivement le nouveau-né d'un corps et d'une âme. Mais, dans la perspective de l'anthropologie ternaire, elle ne lui confère ainsi « *qu'une part seulement de son humanité* », puisque selon cette anthropologie l'homme, l'homme véritable, complet, réalisé, achevé est indissociablement « *corps, âme et esprit* ». Or il est patent que la première naissance ne

pourvoit pas l'enfant d'un esprit « actuel ». Ce dernier est, au mieux, en *dormance*, seulement *en germe*, seulement *virtuel*. Ce faisant, nous n'héritons jamais de notre naissance biologique qu'une vie *imposée, partielle, relative, momentanée*.

Ainsi nous faut-il bien regarder cette chose en face : dans l'optique spirituelle, ou ternaire, quand bien même serais-je le plus grand savant, grand écrivain, grand poète, grand compositeur, grand peintre réunis, si je n'ai actualisé mon esprit, si je ne l'ai pas mis en œuvre, si je ne lui ai pas fait porter de fruit, je ne suis pas plus humain, pas plus un homme fait, achevé, qu'une larve n'est l'imago dont elle porte la possibilité et la responsabilité. Saint Paul disait cela en ces termes extraordinaires dont vous vous souvenez tous : « *Quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi (...), quand je distribuerais tous mes biens, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien* » (1 Cor 13, 2-3).

En effet, ainsi que nous allons le comprendre, *l'esprit et l'amour sont un même être*. Et il est sûr qu'aux yeux de saint Paul demeurer une larve, si belle et dodue soit-elle, ou n'être rien – la larve étant vouée au rien – c'est une même chose. Saint Paul utilise d'ailleurs lui-même et à plusieurs reprises, comme nous le verrons, la notion de *métamorphose* pour signifier la seconde naissance, pour signifier la transformation par laquelle l'être humain, en accueillant et actualisant son esprit, hérite d'une vie fondamentalement différente : non plus *obligée* mais *libre*, non plus *partielle* mais *totale*, non plus *relative* mais *absolue*, non plus *temporaire* mais *éternelle*. À bien des égards, l'image de la métamorphose animale pour désigner la seconde naissance de l'homme, pour désigner sa vraie naissance, est excellente. Cependant, deux différences fondamentales ne doivent pas être oubliées. La première tient à ce que, contrairement aux métamorphoses animales, la naissance spirituelle *n'a pas de fin*. Elle n'est en rien un évènement ponctuel, mais un chemin et un processus infini. Elle n'est jamais acquise, jamais passée, jamais faite, mais toujours à venir, toujours à faire. « *Jamais derrière* », « *toujours devant* », comme disait le grand Zundel. De là l'humilité sans mesure de tous les grands mystiques.

La deuxième divergence est tout aussi capitale. Car les transformations animales, ou végétales, *ne sont pas libres*. Le têtard n'a pas la liberté de refuser de se transformer en grenouille ni la chenille en papillon. Cette *question de la liberté*, dès lors que l'on traite de l'esprit, est véritablement capitale. Car, quelles que soient les modalités, les choix, sous lesquels, la *seconde naissance* se propose, elle nécessite absolument et à chaque fois le consentement parfaitement libre de l'âme à l'esprit. Sans ce *consentement totalement libre* de la personne à celui qui, en elle, est plus grand qu'elle - et aussi plus réel qu'elle, puisqu'il préfigure son imago - on ne saurait valablement parler de nouvelle naissance, évènement de portée *ontologique* puisque c'est de lui, précisément, que l'homme reçoit son être même.

3 – Une conception particulière de l'immortalité :

Le domaine de la mort offre aux sciences humaines un terrain d'investigation parmi les plus riches que l'on puisse imaginer. La conception de la mort et de l'immortalité, la

thanatologie du premier christianisme est l'une des plus achevées qui soient. Le revers de la médaille est que pour la résumer correctement il faut disposer de bien plus de temps que nous en avons. C'est pourquoi vous voudrez bien excuser le style télégraphique des deux notations que voici.

1 – Selon l'anthropologie apostolique, il convient de distinguer fondamentalement deux morts. La première, la biologique est une mort *obligatoire, relative, partielle* et *temporaire*. « Obligatoire » parce que tout le monde y passe. « Relative » parce que laissant en vie. « Partielle » parce qu'elle n'affecte pas la totalité de l'être mais seulement le corps. « Temporaire » parce que n'ayant d'effet que temporaire. Mais il y a une autre mort, la fameuse et terrifiante « seconde mort ». Celle-ci attend les seules chenilles qui refusent leur seconde naissance, car seuls les papillons sont définitivement immortels. Cette seconde mort est donc *libre* en ce qu'elle peut être évitée, *absolue* parce qu'elle est sans appel, *totale* parce qu'elle supprime la totalité de l'être et *éternelle* parce que définitive et donc « éternelle », non dans son existence, mais dans ses conséquences.

2 - Saint Augustin, réfléchissant à la condition de l'homme face à la mort distinguait trois manières d'entendre l'immortalité. Il les désignait par les trois expressions emblématiques : « *Non posse mori* », « *Non posse non mori* », et « *Posse mori, posse non mori* ». Que cela signifie-t-il ?

- « *Non posse mori* » signifie : « *Je ne peux mourir* » donc en conséquence : « *Je suis immortel et obligé de l'être, je n'y peux rien* ». C'est là la croyance en l'immortalité « *naturelle* », ou « *essentielle* », élue, comme je le redirai tout à l'heure, à la suite de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin par l'Église catholique romaine née du Concile de Trente. La doctrine de l'enfer éternel est consubstantielle à cette première conception.

- « *Non posse non mori* » signifie : « *Je ne peux pas ne pas mourir* » et donc : « *Je dois obligatoirement mourir, je dois disparaître* ». C'est là la croyance ordinaire des athées.

- « *Posse mori, posse non mori* » : « *Je peux mourir, ou ne pas mourir* », donc : « *Sous condition de mon acceptation, si je le désire, je peux être immortel. J'ai le choix* ». Ce troisième cas est celui dite « *optionnelle* », ou encore « *conditionnelle* ». Cette conception, comme j'ai pu le montrer à l'issue d'un travail conséquent, n'est autre que celle de Jésus-Christ, elle est celle du christianisme des origines.

III – Le point de vue de l'histoire :

Quelle est donc l'histoire occidentale de l'immortalité de l'âme ? C'est en suivant la trajectoire historique de cette notion que nous allons débiter notre enquête, car de la suivre, même de loin, donne une première et captivante idée du sort que l'histoire réservera au paradigme ternaire du christianisme originel. Je résumerai les choses comme suit.

Dès l'Odyssée d'Homère, l'idée d'enfer se dessine : les justes vont aux Champs Élysées et les méchants sont jetés dans le Tartare où ils subissent des souffrances *sans fin*.

L'idée d'immortalité essentielle de l'âme humaine est donc présente dès Homère. On retiendra ensuite qu'elle fût brillamment défendue par Platon. D'autre part, jusqu'à la fin du second siècle, jusqu'à saint Irénée (130-202), l'hellénisation du christianisme ne modifie pas en profondeur l'anthropologie originelle. Encore que, dès la fin du II^e siècle avec la diffusion de *L'Apocalypse de Pierre*, puis celle des écrits d'Athénagore (133-190), de Tertullien (160-220), de Minucius Félix (200-260), l'idée d'enfer prenne corps au sein du christianisme, ainsi que celle d'immortalité essentielle notamment avec Clément d'Alexandrie (150-215) et Origène (185-254). Puis ces deux idées s'affinent et s'affermissent pour être théorisées et incrustées définitivement dans le christianisme par saint Augustin (354-430) lequel personnage considérable était gorgé de philosophie grecque comme on sait. L'un des derniers défenseurs avérés de l'immortalité conditionnelle sera Arnobe (255-330).

Arrivé à saint Augustin, dont l'œuvre va devenir la référence centrale et suréminente de tout le christianisme médiéval, il est impératif de retenir ceci qu'il est facile de vérifier. D'une part, Augustin ignore la Tradition originelle, d'autre part il comprend le Nouveau Testament à la lumière de la philosophie de Platon et de Plotin. Puis vient saint Thomas d'Aquin (1224-1274) dont la pensée est si rigoureuse et ciselée, les œuvres de doctrine si profondes et exhaustives qu'on les dirait engendrées par un cerveau surhumain. Sa *Somme théologique* va jouer dès le XIV^e siècle le rôle d'un véritable phare. Mais n'anticipons pas. Et notons ces deux traits de la pensée et de la vie de Thomas d'Aquin, tous deux rarement mis en valeur.

Le premier est que pour saint Thomas *la tradition chrétienne se résume archiprioritairement à saint Augustin* et de manière tout à fait secondaire à Origène et au Pseudo-Denys (qui sont des Pères convaincus de l'immortalité essentielle de l'âme.) Autrement dit, saint Thomas, comme saint Augustin, ignore la tradition originelle. À quoi s'ajoute que, fasciné par la pensée d'Aristote que l'on redécouvre en son siècle par l'intermédiaire des auteurs arabes, il lit, comprend et explique la Bible à la lumière des catégories de la philosophie grecque. Tel est le premier trait.

Le second trait tient à un évènement. Peu avant sa mort, le 6 décembre 1273 au soir, alors qu'il célébrait sa messe en l'église saint Nicolas de Naples, *saint Thomas fût l'objet d'une illumination intérieure* qui le bouleversa tant qu'il ne voulut ni ne put, par la suite, ni écrire le moindre mot ni dicter la moindre page. Son secrétaire et ami, frère Réginald, complètement affolé par cette brusque démission, lui demanda alors : « *Père, comment laissez-vous inachevée une œuvre si grande, entreprise par vous pour la gloire de Dieu et l'illumination du monde ?* » Ce à quoi, Thomas répondit : « *Je ne peux plus (...) car tout ce que j'ai écrit et enseigné me paraît maintenant une botte de paille auprès de ce que j'ai vu et qui m'a été dévoilé* »

Saint Thomas connaissait bien sûr la fameuse parole d'Isaïe : « *Vous avez conçu du foin, vous enfanterez de la paille, mon souffle est un feu qui vous dévorera* » (Is 33,11). Thomas disait ainsi à Réginald que Dieu venait de lui montrer que son œuvre immense était bonne à mettre au feu.

Quant à la suite, vu le génie et la sainteté de Thomas d'Aquin, il convenait, bien sûr, que l'Église accordât à son œuvre une très grande importance, mais *relative, limitée, circonstanciée, conditionnée* et *datée* par l'histoire. Et, notamment par le fait que cette œuvre

ignore, semble-t-il, les premiers Pères de l'Église et le christianisme originel. Or, d'évidence, tel ne fut pas le cas. Et c'est même le contraire qui arriva. Pour comprendre la suite, on retiendra de manière résumée les 5 moments suivants.

1 - Lors du Concile de Trente (1545-1563), ainsi que le rapporte Léon XIII, je reprends ses mots, les choses se passèrent ainsi : « *Mais le plus grand honneur rendu à saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partagea avec aucun des docteurs catholiques, lui vient des Pères du Concile de Trente : ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Ecritures et les décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la Somme de Thomas d'Aquin fut déposée ouverte pour qu'on pût y puiser des conseils, des raisons, des oracles.* » Oui ! Vous avez bien entendu : la *Somme théologique*, - l'œuvre dont saint Thomas affirma lui-même qu'elle n'avait pas plus de valeur qu'une botte de paille -, cette œuvre figurait ouverte sur l'autel lui-même, à côté de la Bible elle-même et comme à l'égale même de celle-ci.

2 – Le 4 août 1879, dans son Encyclique *Aeterni Patris*, Léon XIII écrit que « *la précieuse doctrine de saint Thomas l'emporte sur toutes autres en solidité et en excellence* », et il promeut le renouveau des études philosophiques chrétiennes en exigeant qu'elles se fondent sur l'enseignement de saint Thomas d'Aquin.

3- En 1914, Pie X promulgue, et en 1917, Benoît XV approuve les fameuses et désormais incontournables « *24 thèses thomistes* ». Parmi celles-ci, et au mépris de tout ce que nous savons, la thèse 15 affirme de l'âme humaine créée par Dieu qu'elle « *est de sa nature incorruptible et immortelle* ».

4 – Concernant le thème capital de l'âme humaine et des fins dernières, on était en droit d'espérer de Vatican II un réexamen des conceptions de Thomas d'Aquin. Il n'en fut rien, comme le prouve par exemple la place de mâle dominant à dos argenté réservée à ce dernier par l'Encyclique *Fides et Ratio* de Jean-Paul II. Le vocabulaire de Jean-Paul II ne trompe pas. Ainsi promotionne-t-il le saint docteur comme : « *maître de pensée* », « *modèle de théologie* », ou encore « *authentique modèle pour ceux qui cherchent la vérité* ». Enfin, et surtout, comme « *Apostolus Veritatis* », c'est-à-dire comme : « l'Apôtre de la Vérité ». Rien de moins.

5 – Là est la raison pour laquelle le Catéchisme de l'Église catholique signé par Jean-Paul II en 1992 propose un chapitre d'anthropologie (dont le titre furieusement binaire « *Un de corps et d'âme* » est déjà révélateur), où l'on peut lire dans son paragraphe 366 que l'âme humaine, du fait de sa création, est « *spirituelle* » et « *immortelle* ». Dont acte et fin de l'histoire. Du moins fin de l'histoire de l'immortalité de l'âme créée par Dieu telle que le Magistère de l'Église romaine continue de l'affirmer et de l'enseigner. Ce qui, je tiens à le faire souligner, n'est pas le cas du pape François 1^{er} qui récemment, en avril dernier, a eu le courage de réaffirmer la doctrine originelle, authentiquement chrétienne, en confiant ces paroles au fondateur du journal *La Repubblica*, Eugénio Scalfari : « *Les âmes ne sont pas punies, celles qui se repentent obtiennent le pardon de Dieu et prennent place dans les rangs de celles qui contemplent Dieu. Mais celles qui ne se repentent pas disparaissent. L'enfer n'existe pas, ce*

qui existe c'est la disparition des âmes pécheresses ». Peut-être pouvons-nous beaucoup attendre de l'avenir !

Mais, me direz-vous, vous ne venez de suivre que le troisième fil d'or du paradigme anthropologique originel. Qu'en est-il de l'histoire du premier, de la structure ternaire elle-même ? Remontons le cours du temps.

Sous l'influence de saint Augustin, influence formidable, le paradigme ternaire perd de sa pureté originelle. Admettant l'immortalité naturelle de l'âme il devient « essentialiste », comme il l'était d'ailleurs auparavant dans l'Ecole d'Alexandrie avec Origène (185-254). Certes, l'anthropologie de saint Augustin demeure ternaire. Il écrit ainsi dans *Fide et symbolo* (X, 23) : « *Trois sont les éléments en quoi consiste l'homme : l'esprit, l'âme et le corps* ». Mais son vocabulaire pour la dire est souvent flottant et l'affirmation y perd de sa force. Au fil des siècles suivants, elle n'en demeurera pas moins celle de théologiens prestigieux comme Denys l'Aréopagite au VI^e siècle, Maxime le Confesseur au VII^e et Jean Scot Erigène au IX^e.

Puis nous retrouvons le paradigme ternaire à la clé des anthropologies de Richard de Saint Victor, de Guillaume de saint Thierry, et de saint Bonaventure (1221-1274). Saint Bonaventure, comme saint Thomas, meurt en 1274. Alors qu'il fut honoré du titre de « Docteur séraphique », saint Thomas reçut celui de « Docteur angélique ». Il était franciscain, Thomas était dominicain. Les historiens du fait religieux disent que si saint Bonaventure représente *l'ordre ancien*, saint Thomas (1228-1274), pour sa part, représente *l'ordre nouveau*. Et, de fait, avec saint Thomas les choses changent. Notamment « la chose anthropologique ».

Certes, en nombre d'endroits, *La Somme théologique* de saint Thomas distingue le corps, l'âme et l'esprit, ou *intellect*. Mais l'intellect de Thomas n'est plus le *pneuma* de saint Paul : il est bien plus rationnel et intellectuel que contemplatif et spirituel. Et on connaît la suite : soit la victoire de la spéculation sur l'expérience, de l'âme sur l'esprit. Cependant la structure ternaire originelle ne disparaît pas pour autant : disons qu'elle disparaît du christianisme exotérique, de la pastorale ordinaire et de la théologie officielle pour se réfugier dans l'enceinte des couvents et monastères où elle continue de fournir aux âmes mystiques le seul cadre conceptuel susceptible de les aider efficacement dans leur cheminement spirituel. C'est pourquoi nous en retrouvons le dessin clairement visible dans les écrits et sermons des mystiques rhéno-flamands, notamment ceux de Maître Eckhart (1268-1327) et Jean Tauler (1300-1361). Puis dans les écrits de sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) et de saint Jean de la Croix (1542-1591), les deux plus grands représentants de la mystique espagnole.

Mais déjà le paradigme ternaire n'a plus de sens que pour les mystiques, que pour « l'église intérieure ». Comme je l'ai dit plus haut, suite à la montée en puissance du thomisme au sein de « l'église extérieure » il disparaît du champ de la théologie officielle pour céder progressivement la place à une anthropologie seulement binaire. C'est-à-dire à une conception bien plus à la portée des fidèles ordinaires et bien plus gratifiante pour l'Eglise institutionnelle qui peut dès lors prétendre au rang d'unique médiatrice entre l'humain et le divin. Comment par suite s'étonner que l'anthropologie élue par le *Catéchisme du concile de Trente* fut seulement binaire□? Je ne reviendrai pas sur les

conditions que je viens d'évoquer dans lesquelles ce catéchisme vit le jour. Je me contenterai de mettre en avant que, dans tous les passages où il évoque la composition de l'homme – sans jamais l'étudier vraiment, car seule la théologie mérite toute son attention –, toujours cette composition y est suggérée comme seulement duelle, seulement corps et âme. Jamais il n'y est question de l'esprit de l'homme. L'éviction totale de ce dernier est encore plus manifeste dans les catéchismes diocésains édités du XVII^e au XX^e siècle, précisément afin d'expliquer avec méthode et pédagogie le contenu du *Catéchisme de Trente*. Ainsi, je lis dans un catéchisme diocésain du XIX^e siècle la séquence « questions-réponses » suivante :

Q : « *Qu'est-ce que l'homme ?* » R : « *L'homme est une créature intelligente composée d'un corps et d'une âme (...) L'âme et le corps ne forment qu'une seule personne : l'homme.* »

Q : « *Qu'est-ce que l'âme de l'homme ?* » R : « *C'est une partie de nous-même que nous ne pouvons voir, ni toucher, mais qui néanmoins fait sentir, vouloir, penser et agir.* »

Q : « *Qu'est-ce que le corps de l'homme ?* » R : « *C'est cette partie de nous-même qui tombe sous les sens et qui est composée de différents membres comme la tête, les mains, les pieds.* »

Q : « *Il y a donc seulement deux choses dans l'homme ?* » R : « *Oui, il y a deux choses dans l'homme : un corps et une âme.* »

On le voit, à la suite du *Catéchisme de Trente*, ces catéchismes oublient seulement de dire que ces « deux choses » constituent seulement *la part naturelle* de l'homme et que si l'homme cultive seulement cette part, il est condamné à disparaître.

C'est ainsi qu'à partir du *Catéchisme de Trente*, et à cause de lui, l'Église romaine évacuera de manière systématique, et au prix des conséquences catastrophiques que l'on sait, toute référence à l'anthropologie ternaire du christianisme ancien. Et la sainte Église romaine ne se trompant jamais, tel est encore bien sûr le cas du dernier catéchisme de l'Église catholique, celui de 1992. Je ne reviendrai pas sur le fait que ce catéchisme, en contradiction avec l'Évangile et le christianisme originel, pose que l'homme possède une « *âme spirituelle et immortelle* ». Quant à ce qui concerne plus particulièrement la structure de l'être humain, le dualisme anthropologique de ce catéchisme se voit à trois choses.

La première est que son chapitre d'anthropologie est intitulé : « *Un de corps et d'âme* ».

La seconde est que dans toutes ses propositions où il évoque l'être humain considéré dans sa complétude, dans son intégralité, il n'évoque que deux dimensions. Soit le corps et l'âme, jamais l'esprit, quand bien même il qualifierait l'étage de l'âme de spirituel. Je lis par exemple :

« *L'être humain, créé à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel (...), l'homme tout entier est donc voulu par Dieu* » (p. 82)

« *Corps et âme, mais vraiment un, l'homme dans sa condition corporelle...* » (p. 83)

« *L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la forme du corps...* » (p. 83)

La troisième est que le chapitre de ce catéchisme concernant l'anthropologie ne parle jamais de l'esprit sur un mode *substantif*, mais toujours et seulement sur un mode *adjectif*. Ce qui est particulièrement révélateur quand on sait que seul le premier mode est *essentiel* en ce qu'il concerne l'ordre de « l'être ». Et que le second est *accidentel* puisqu'il ne désigne jamais que l'ordre de « l'avoir ».

Telle est donc la chape de plomb dualiste qui pèse sur l'anthropologie occidentale depuis le début des temps modernes. Et, j'y insiste, pas seulement sur l'anthropologie religieuse, mais aussi sur celle de l'anthropologie profane, celle de l'université, car il est patent que Descartes et les Lumières ont joué à cette dernière un tour semblable à celui que saint Thomas a joué à l'Église romaine.